

D'alt

### La première personne du pluriel

Admettons que le sujet de la politique, c'est nous.

La première personne du pluriel a ceci de particulier, par contraste avec la première du singulier, qu'elle permet une variation permanente d'amplitude, puisqu'elle peut désigner aussi bien « toi et moi » que la totalité de ce qui vit, et au-delà. Imaginons un cercle, que nous appellerons le « cercle de nous », et représentons-nous son extrême contraction autour de nos proches, de notre famille, de notre clan, de notre tribu, de notre communauté ou au contraire sa diffusion dans l'espace social, jusqu'à l'ensemble des êtres sensibles, des animaux, voire de certains végétaux. À chaque diamètre de ce cercle qui augmente ou diminue correspond un état donné de nous. Il existe donc autant de sujets politiques que d'états de nous, c'est-à-dire d'extensions possibles de ce cercle imaginaire.

« Nous », c'est cette forme ectoplasmique de la plupart des langues humaines, qui peut embrasser successivement tout ce qui se trouve entre moi et le reste du monde, et par quoi plusieurs sujets se situent, se limitent,

négocient ce qu'ils ont d'identique et de différent, et font de la politique.

Quel que soit notre degré d'engagement, notre ligne et notre camp, que nous soyons militant professionnel, simple sympathisant, citoyen sceptique aux convictions fluctuantes, socialiste, social-démocrate, militant LGBTI, wahhabite takfiriste, trotskiste de l'Organisation communiste internationale, indépendantiste, pabliste, tiers-mondiste, néoconservateur, autonome, indigéniste, anticolonial, Intouchable du Bahujan Samaj Party, républicain, baasiste, national-patriote, fasciste, apolitique, chrétien-démocrate, mormon, promoteur de la troisième voie, défenseur welfariste du bien-être animal, juif sioniste, panafricaniste, *deep ecologist* tenant de l'écosophie-T, suffragette, bolivarien, anarchiste, néonazi, républicain, homonationaliste ou fémonationaliste, travailliste, décroissant, libéral-libertaire, monarchiste constitutionnel, partisan du *Black Nationalism*, menchevik, bouddhiste de la Soka Gakkai, abolitionniste, militant pour les droits civiques, djihadiste sunnite, réformateur, activiste pro-life, nous ne pouvons pas nous empêcher de dire « nous ».

Et l'essentiel du discours politique consiste à définir ce que nous entendons par ce « nous », quels sont nos droits, nos revendications légitimes, notre conception de l'ensemble de la société, mais aussi à identifier *en négatif* ceux qui s'opposent à nous, les ennemis que nous désignons par « vous » ou par « eux ». Faites un instant l'effort de ne pas distinguer parmi toutes les congrégations ou les confréries possibles celles dont vous vous sentez proche et celles qui vous semblent trop lointaines,

presque exotiques. Ne faites plus la part des identités collectives que vous considérez comme fondées, universelles et sérieuses, et des communautés dont vous estimez qu'elles ne sont que des postures irrationnelles, ridicules ou dangereuses. Suspendez votre jugement moral. Cherchez donc, par la pensée, à établir une sorte de plan imaginaire sur lequel vous pourriez considérer également, quoique distinctement, tout ce qui parle au nom de nous. À présent faites l'exercice, puisque tout ce qui dit « nous » use de la même personne, *d'être cette personne*, même lorsqu'une identité contraire à vos principes vous irrite, vous révolte ou vous révolte. Disons « nous » avec eux. Prenons ensemble au sérieux cette diversité vertigineuse et cette cacophonie de prétentions à nous représenter, qui peut paraître aux plus sceptiques un signe de fanatisme ou la preuve du caractère fantaisiste de toutes les proclamations identitaires. Gageons que la prolifération de nous divergents ou contradictoires n'est pourtant pas irrationnelle, et qu'elle manifeste un trait noble de la subjectivité : sa propension à s'organiser politiquement.

Que se passe-t-il dès que nous disons « nous » ? Par la grâce du langage, qui nous permet d'endosser ce pronom, nous pouvons prétendre être successivement de tous les bords, y compris celui de notre adversaire le plus farouche. Rien de ce qui s'énonce au nom d'un nous ne nous est tout à fait étranger. Pourtant, nous signifie aussi *notre* nous, qui n'est pas le vôtre. Nous savons que vous dites « nous », mais vous ne le dites pas *comme nous*. Nous le savons par nos pratiques, nos usages, nos idées, qui diffèrent. Nous, c'est cela : à la fois la possibilité d'être

tout le monde, la promesse vague dans le langage d'une appartenance universelle, et l'assignation concrète à une identité particulière, à ce que nous sommes et que vous n'êtes pas, même si vous dites « nous » à votre manière.

Ce nous, c'est une sorte de sujet plastique<sup>1</sup>, assez souple pour être emprunté par des êtres de toutes natures, mais suffisamment contraignant pour distinguer des camps, suivant qui se sert du mot, et comment il s'en sert. Il ne faut pas être naïf au point de croire que tous les hommes qui se réclament de « nous » entendent par là quelque chose d'homologue, mais il ne s'agit pas pour autant de penser que « nous » est un mot vide de sens sous lequel chacun placerait ce qu'il veut, ou un simple terme indexical, un mot-miroir qui se contenterait de renvoyer aux conditions de son énonciation, à ceux qui le disent, où et quand ils le disent. C'est vrai : même s'il n'y a qu'un seul mot pour le dire, il n'y a pas qu'un seul nous ; mais il n'y a pas non plus autant de nous différents que d'usages de ce terme. Afin de ne pas tomber dans l'un ou l'autre de ces deux pièges symétriques, il convient plutôt de considérer le nous comme une forme à la fois libre et déterminée, qui n'est pas que du langage, qui structure l'esprit de celui qui s'en sert, qui oriente son usage, sans le forcer tout à fait. « On peut parler de nous à propos d'un tout petit nombre » de personnes, ou de presque tout le monde, quelque chose dans ce nous-là – une sorte de résistance interne de cette forme ectoplasmique – suit une logique. Mais c'est seulement en faisant varier un grand nombre d'occurrences que cette logique apparaît. Pour comprendre ce que c'est que nous, il faut donc, contre toutes les recommandations

de méthode en sociologie, traiter indifféremment de la horde ou de l'État.

Plus le nombre de nous dont nous acceptons de reconnaître l'existence est grand, plus leurs traits communs nous apparaissent distinctement, abstraction faite de la particularité de chaque usage de la première personne du pluriel. Comprendre ce que c'est que nous en général ne réclame rien de plus qu'une qualité morale : une certaine disposition à l'empathie, qui permet de diminuer en soi-même la fermeté de ses convictions et de ses principes, afin d'étendre sa capacité à participer par la pensée à n'importe quelle communauté. Puis il suffit d'écouter autour de soi tout ce qui se dit, et de se figurer innocemment chaque fois que nous entendons « nos frères », « les nôtres » ou « nos camarades », que nous pourrions en être, partager les idées et l'identité de ceux-là, et nous inclure avec eux dans un ensemble. Mais où commencer ? Traçons un premier cercle de nous, et modulons ensuite son périmètre, découpons-le en sous-ensembles, et déplaçons-en les limites, afin de repérer le plus possible de manifestations identitaires dans l'histoire récente.

Si nous cernons d'abord tous les êtres humains par une ligne imaginaire, nous disposons d'une immense figure initiale plus ou moins circulaire, à l'intérieur de laquelle nous savons bien que se multiplient les sections de cercle. La plus éminente, en tout cas la plus importante en superficie et l'une des plus présentes dans les discours politiques, c'est celle de « nous, pauvres gens » comme dans *Woyzeck*<sup>2</sup>, des sans-terre ou des déshérités, des prolétaires, des travailleurs, des exploités, des

petits. Le nom change et, à mesure qu'il se transforme, le cercle n'est plus tout à fait le même. Au plus large, et par défaut, c'est le nous du slogan du mouvement *Occupy* : « Nous sommes les 99 %<sup>3</sup>. » C'est le nous sans nom, le nous du nombre opposé à l'infime minorité détentrice des richesses économiques de la planète. Estompant les différences parmi tous ceux qui ne sont pas « les maîtres » ou « les patrons », ce nous du nombre est le personnage principal de l'histoire du marxisme, et le couplet bien connu de *L'Internationale* célèbre son nom : « C'est nous le droit, c'est nous le nombre. Nous qui n'étions rien, soyons tout<sup>4</sup>. »

Mais ce nous du nombre, qui a le droit de prétendre à tout, ce nous immense de tous ceux qui se sentent dépossédés des capitaux économiques, du patrimoine, de l'écriture de l'Histoire et de la maîtrise de la culture, de l'exercice de la loi et de l'appareil d'État, ce nous-là est faiblement déterminé. Il devrait être le sujet démocratique de l'Histoire. Pourtant, à peine essaie-t-on de le nommer, de l'encercler, qu'il se divise en une multitude de nous *un peu plus particuliers*, qui parfois se recoupent, parfois s'opposent, le plus souvent se superposent et se chevauchent. Le diamètre du cercle diminue, ou plutôt son contour change et devient plus difficile à se figurer.

Dans un célèbre discours qui date de 1913, la suffragette Emmeline Pankhurst déclarait ainsi : « Dans notre guerre contre le gouvernement vous ne pouvez pas nous localiser. Nous ne portons aucune marque ; nous appartenons à toutes les classes ; nous nous infiltrons dans toutes les classes de la communauté, de la plus haute à la

plus basse (...) vous ne pouvez pas nous localiser et vous ne pouvez pas nous arrêter<sup>5</sup>. » Or par ce « nous », elle n'entendait pas les dépossédés en général, mais un nous sexué : « nous, femmes ». Ce nous lui paraissait produire un effet de coupe transversale à travers toutes les classes sociales : parmi les 99 % comme dans le petit groupe des 1 %, à l'intérieur du prolétariat et de la bourgeoisie, au sein des pays colonisés et des pays colonisateurs, il y a des femmes. Elles ne sont pas également réparties dans toutes les classes et à tous les postes, mais leur identité n'est pas non plus réductible à des termes de classe : une femme, ce n'est pas une *partie* des classes inférieures de la société. Alors, qu'est-ce que c'est ? Arrachant à tous les sous-ensembles sociaux un nous qui les transcende, une identité féminine universelle, Pankhurst désigne par « nous » un principe *qui échappe à la localisation de classe* : dans tous les cercles sociaux, culturels ou ethniques, on trouve des femmes. Dire « nous » pour les rassembler, c'est produire un autre découpage, réorganiser l'ensemble, tracer un autre cercle qui déborde des frontières habituelles, des castes, des tribus ou des lignées, pour unir non plus les prolétaires de tous les pays, mais les femmes de tous les pays, et de toutes les classes.

L'histoire du féminisme est l'histoire de ce nous<sup>6</sup>. C'est le long récit d'un nouveau cercle de l'humanité non plus en classes mais en sexes, donc coupé en deux que les deux parties de cette figure soient ce nous-là qui est le sujet de la célèbre déclaration de Carrie Chapman Catt : « Nous femmes c

↑ FIN  
"classe"